

trop d'humiliations, beaucoup de Français, résolus de s'en garantir, cherchèrent hors de leur pays sûreté et repos. La plupart gagnèrent les contrées libres des États-Unis d'Amérique. Où pouvaient-ils mieux trouver la paix et la liberté, où se seraient-ils mieux consolés des crimes du despotisme européen que dans la patrie de Washington, de Franklin, de Jefferson. Le Gouvernement et les habitants les accueillirent avec empressement. De son côté, le congrès vota immédiatement l'abandon de cent mille arpents de terre en faveur des émigrans.

Le plus grand nombre était dépourvu de ressources, il fallait donc qu'il se créât des moyens de vivre; mais quelle existence chacun pouvait-il se former s'il était réduit à ses efforts individuels. Tous avaient enduré les revers les plus cruels, demeuraient soumis aux tortures morales les plus pénibles. Quelle consolation, quels encouragements devaient-ils espérer loin de leur patrie, s'ils se soumettaient à l'isolement, source fréquente du désespoir! Chacun sentant sa propre impuissance à s'assurer contre toute chance de besoin matériel et comprenant, en outre, qu'il lui fallait autre chose qu'une vie végétative, la pensée d'association se fixa dans tous les esprits. En mettant en commun force, volonté, douleur, avenir, on pouvait se créer une existence positive, une patrie nouvelle. L'accomplissement de cette idée promettait au Français toujours une main amie à presser, toujours un cœur prêt à battre comme le sien à mille souvenirs de gloire et de nationalité.

Les généraux Lallemand étaient au nombre des proscrits. L'aîné des frères, condamné à mort par l'un des conseils de guerre de Paris, avait été victime de cet incroyable acharnement que la Restauration mit à poursuivre sans relâche dans toute l'Europe et jusqu'en Asie plusieurs de